

Le Seigneur, par sa Pâque, nous a donné la joie par sa croix pour le monde entier ; il a pris sur lui nos fautes et guéri nos blessures ; la victoire est totale, puisque la mort est vaincue. Mais il nous arrive sans doute de nous poser cette question : Puisqu'il est vraiment ressuscité, puisqu'il a vaincu définitivement le règne du prince de ce monde, pourquoi le Seigneur n'a-t-il pas fait que la joie soit entière, que nous soyons totalement pacifiés, apaisés, victorieux, et non plus sans cesse tourmentés par les embûches du démon ? Comment se fait-il que non seulement les guerres continuent et les catastrophes remplissent les colonnes de nos journaux, mais que nous soyons nous-mêmes constamment en butte à des attaques du prince de ce monde, alors même que nous avons solennellement promis de renoncer à lui et que nous n'avons d'autre désir que de mener une vie digne de notre baptême ? La victoire du Ressuscité ne serait-elle donc pas parfaite, puisqu'il nous faut encore combattre ? Avant de parvenir, nous aussi, à la Terre Promise, il nous faut encore traverser le désert de ce monde en prenant garde aux multiples périls qui nous menacent de toutes parts ; il aurait été si simple de faire une croisière sans souci, mais Dieu ne voulait pas que nous obtenions le ciel sans que nous prenions part au combat. Voilà un paradoxe de notre vie chrétienne : nous sommes victorieux, et il faut encore combattre.

Nous pouvons trouver la réponse à ce paradoxe dans un événement rapporté dans le livre des Nombres (21, 4-9) et relaté dans la liturgie de la fête. Après 40 années de marche dans le désert, où Dieu pourvoyait miraculeusement à ses besoins, le peuple hébreu s'impatiente, se décourage et prend même en dégoût la nourriture donnée par le Seigneur ; à ces murmures, Dieu a répondu par un châtiment : l'envoi de serpents à la morsure brûlante qui ont fait mourir une multitude de gens ; ils rappelaient Satan, le serpent de la Genèse, et le premier péché. Le peuple a alors reconnu sa faute et supplié Dieu de revenir sur son châtiment en supprimant ces serpents. Quelle fut la réponse divine ? Touché de compassion, comme toujours, Dieu a pris en compte la pénitence des Israélites, mais il n'a pas supprimé les serpents pour autant ; il a seulement demandé à Moïse de fabriquer un

serpent de bronze, figure de l'ennemi mortel mais mort désormais et donc inoffensif, et de prévenir le peuple : lorsqu'un homme était mordu par un serpent, il n'avait qu'à regarder, avec totale confiance, ce serpent d'airain ; sans recourir à un secours humain, un seul regard suffisait à recouvrer la santé et à conserver la vie, mais chacun devait le faire pour soi-même et personne ne pouvait arguer de l'impossibilité de voir ce serpent, puisqu'il était élevé sur une perche, à portée de vue pour tous. La guérison venait de la puissance de la foi, de la confiance en la parole de Dieu.

La Tradition de l'Église a toujours reconnu dans ce serpent de bronze une image, plus que cela, une annonce du crucifié, comme l'a exprimé le Seigneur en personne : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit ait par lui la vie éternelle » (Jn 3, 14-15), et il insiste sur cette élévation comme aimantation du monde vers lui : « Une fois élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jn 12, 32) : le regard porté sur le crucifié, transpercé, mort mais source de vie, est celui de la foi ; personne ne peut croire à la place d'un autre, personne ne peut prétexter que la foi n'est pas à sa portée. La croix est l'arbre de vie, et pas seulement une image pieuse que nous regardons avec émotion, le cœur contrit à cause de nos fautes qui ont conduit notre Dieu jusqu'à cet extrême.

Le serpent a coutume de se cacher pour atteindre sa victime et lui inoculer la mort, désormais il est exhibé à la vue de tous pour leur octroyer la vie grâce à un simple regard de foi. Le serpent d'airain, conséquence du péché de murmure et de récrimination du peuple, était une figure du serpent à la morsure mortelle ; il ressemblait au mal à guérir, car le vaccin est tiré du venin même dont il devient l'antidote. Nous sommes tous atteints par le venin mortel de l'antique serpent, mais nous en avons été délivrés par la croix du Christ ; comme le serpent de bronze, image des serpents venimeux, le Christ en croix porte l'image de notre vieil homme, blessé par le serpent infernal, qu'il faut crucifier : en effet, le Seigneur crucifié, lui aussi, est à l'image du mal à guérir ; il s'est fait à l'image de l'homme qui avait dégradé l'image divine et perdu la ressemblance avec Dieu et il a pris une chair humaine qui peut souffrir, il a pris sur lui les péchés des hommes, il

s'est même fait péché selon la formule audacieuse de saint Paul (cf. 2 Co 5,21). Alors que le serpent d'airain ne pouvait évidemment pas souffrir, le Christ a voulu souffrir pour nous et nous sauver par ses douleurs et sa mort. Sur la croix, au dire de saint Paul, le Christ a dépouillé les puissances du mal, il les a publiquement exposées en spectacle pour en triompher (cf. Col 2, 15). Mais il leur a laissé une certaine liberté pour nous attaquer et nous cribler : « Dieu donne une certaine liberté à Satan en tout temps, disait Benoît XVI. Il nous semble souvent que Dieu laisse trop de liberté à Satan; qu'il lui accorde la faculté de nous secouer de façon trop terrible ; et que cela dépasse nos forces et nous opprime trop. Nous crierons toujours à nouveau à Dieu : "hélas, vois la misère de tes disciples, de grâce, protège-nous !" Mais Jésus dit à Pierre : "Moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas". La prière de Jésus est la limite placée au pouvoir du malin. La prière de Jésus est la protection de l'Eglise » (homélie du 29 juin 2006).

Avec le mystère de la Rédemption, Dieu n'a pas supprimé le démon, pas plus qu'il n'avait supprimé les serpents au désert ; il n'a pas supprimé les tentations ; il a effacé le péché, mais nous demeurons pécheurs, du moins enclins au péché, peccables, fragiles devant le démon. Ce dernier, comme l'a bien exprimé saint Augustin, peut toujours aboyer, mais il ne peut mordre que si l'on s'approche trop de lui ; soyons vigilants, car le serpent attaque toujours par astuce, sans annoncer son approche et son venin peut être mortel en empoisonnant le sang. Le diable rôde toujours dans l'obscurité, cherchant sa proie à arracher à Dieu et à dévorer par jalousie.

En fait, le salut nous vient de ce que celui qui agissait par ruse et sans se faire remarquer est maintenant exposé, mis en plein jour : le serpent est élevé et une image de mort rend la vie ; un autre mort, qui est Dieu, donne la vie éternelle. L'adoration eucharistique trouve ici son juste sens : nous n'adorons pas un mort, mais le Dieu vivant, source de résurrection pour nos âmes, et elle nous invite à recevoir, dans la communion, l'antidote du péché : « Ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé », disait le prophète Zacharie (12, 10). Ceux qui ont regardé le crucifié avec compassion ont eu le cœur transpercé, le centurion a proclamé sa divinité (cf. Mt 27, 54) et les femmes sont

reparties en se frappant la poitrine (cf. Lc 23, 27).

Après Pâques, les chutes existent toujours, tout comme les Hébreux restaient confrontés à la présence des reptiles venimeux dans le désert ; quand nous sommes mordus à cause de notre insouciance ou de notre témérité, recourons sans tarder à notre médecin céleste qui nous donnera le remède de vie et l'élixir de jouvence de sa grâce ; Dieu a pourvu gratuitement à notre guérison et il nous a donné le moyen du salut par la croix de son Fils, le seul remède pleinement efficace pour nous guérir de notre maladie mortelle : et ce remède, c'est le pardon et la vie divine ; regardons le crucifié, et si même nous en sommes incapables, le regard du Christ crucifié, qui est un regard d'amour, de tendresse, de compassion, se pose sur nous pour nous inciter à demander pardon et à implorer la vie. Satan seul ne peut soutenir le regard du Seigneur crucifié, il ne peut porter lui-même son regard sur la croix.

L'adoration du Saint-Sacrement nous met sous le regard du Christ, et nous portons notre regard sur lui. Saint Pierre a succombé gravement dans la nuit, mais le regard du Seigneur sortant du tribunal du grand-prêtre a pénétré son cœur meurtri et honteux, et cela a suffi à lui rendre confiance, mais parce qu'il s'est laissé regarder par le Sauveur meurtri. La force de l'amour et de la miséricorde est nettement plus grande que le fait de ne pas pécher.

La croix est la preuve étonnante de l'immense miséricorde de Dieu ; la miséricorde est le nom divin de la justice, disait à juste titre saint Jean Paul II. Dieu se venge toujours du péché par le pardon. Le Fils de Dieu a même éprouvé une joie immense, incompréhensible à notre raison, dans les souffrances de sa Passion, du fait que, par là, il opérait le salut du monde décrété depuis si longtemps par son Père : « J'ai ardemment désiré manger cette pâque avec vous avant de souffrir » (Lc 22, 15). L'amour du Christ en croix a transformé le jugement de Dieu en don de la vie et de l'Esprit. La croix ne nous délivre pas seulement de la mort, comme le serpent d'airain, ni même du péché, mais, positivement, elle nous accorde la sainteté et la vie éternelle. La croix nous affranchit de la crainte de la mort, en détruisant l'empire de la mort, et elle nous établit, par la Résurrection du Sauveur, dans le monde de la vie et des joies éternelles.

Nous ne pouvons regarder la croix sans être touchés par l'immensité de l'amour de Dieu qui est allé jusqu'au bout. Ce pardon est gratuit : l'entrée du larron dans le paradis en est la preuve certaine ; nous sommes pleinement assurés de la réconciliation et du salut ; c'est notre foi qui nous donne cette entière confiance. En échange, Dieu n'exige rien d'autre que notre amour de reconnaissance.

Mais le Seigneur ne veut pas que nous gagnions le Royaume des cieux de façon uniquement passive ; lui qui nous a créés sans nous demander notre avis, ne veut pas nous sauver sans notre accord ; il nous demande, par conséquent, de prendre part activement à notre salut, et cela s'effectue par la participation à sa Passion : « Nous sommes héritiers de Dieu, et cohéritiers du Christ, puisque nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui » (Ro 8, 17). Nous aurions aimé gagner notre ciel en empruntant une autoroute, le Seigneur nous rappelle que la voie est étroite ; la vie chrétienne n'est pas une vie de facilité, elle consiste à suivre le Christ qui a emprunté le chemin de la croix ; nous ne pouvons être dispensés de faire cette ascension, quelle que soit notre santé physique, mais nous sommes assurés de parvenir au but si nous gardons les yeux fixés sur notre guide, le premier de cordée, comme sur les saints qui nous ont précédés.

Après le passage de la Mer Rouge, le peuple a dû marcher 40 ans dans le désert, mis à l'épreuve par toutes sortes de tentations, car Dieu voulait éprouver son amour et son obéissance, avant l'entrée dans la Terre Promise. Après notre baptême, il nous faut encore combattre et lutter contre le démon, le prince de ce monde, car Dieu veut aussi éprouver notre foi et notre espérance, mais, dans ce combat spirituel de tous les instants, le Seigneur est présent avec ses saints. La croix oblige à nous impliquer personnellement et nous engage à nous offrir nous-mêmes avec le Seigneur en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu (cf. Ro 12, 1).

Notre devoir de baptisés consiste donc à demeurer dans cet amour infini du Seigneur, comme il nous le demande expressément : « Demeurez en mon amour » (Jn 15, 9), lui qui prie son Père de nous garder en lui : « Garde-les dans ton nom que tu m'as donné » (Jn 17, 11). La vraie question que nous devons nous poser est celle-ci : avons-nous accueilli la lumière divine ou avons-nous préféré les ténèbres ?

Selon la réponse que nous donnerons, nous obtiendrons la lumière ou les ténèbres pour l'éternité, la vie ou la mort éternelle. Demeurer dans l'amour du Seigneur, habiter dans cet amour est la meilleure arme dans le combat spirituel que nous avons à mener ; nous sommes des soldats enrôlés dans l'armée de Dieu, prenons donc cette arme puissante car l'adversaire ne peut pénétrer dans une maison bien gardée ; pour y parvenir, il cherchera à ébranler notre confiance en Dieu, notre foi, car alors notre amour succomberait aussi. Saint Jean nous confirme que « la victoire remportée sur le monde, c'est notre foi » (1 Jn 5, 4), notre foi en la victoire même du Christ, comme lui-même nous le dit, juste avant de mourir, pour nous conforter : « Courage ! Moi, je suis vainqueur du monde ».

Que la Vierge demeurée fidèle, forte dans la foi, au pied de la croix de son Fils, porte aussi son regard sur nous pour nous encourager dans notre combat quotidien !